

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 3 (1865)
Heft: 41

Artikel: Club alpin, section des Diablerets
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-178183>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de la Société de géographie de Genève. Les 25 feuilles qui la composent forment, par leur réunion, une surface de 5^m 50 de longueur sur 2^m 40 de hauteur. On est saisi d'admiration à la vue de cette représentation de notre pays, et l'on ne sait ce que l'on doit le plus apprécier, de la multitude et de la précision des détails, ou de la manière si large avec laquelle a été rendue la configuration si accidentée du sol de la Suisse. Il n'est pas de relief qui puisse montrer aussi nettement l'ensemble des chaînes de montagnes, la direction générale des vallées et qui permette pour ainsi dire de mesurer à l'œil la hauteur des grandes sommités, et cela sans rien négliger, ni petit ruisseau, ni vallon, ni même aucun des innombrables chalets disséminés sur nos pâturages alpestres.

Ce travail fait le plus grand honneur à tous les hommes qui ont participé à son élaboration et particulièrement à l'honorable général Dufour, qui a accepté la tâche longue et difficile de diriger cette grande entreprise, et qui y a consacré toute sa persévérance, ses talents et son profond dévouement à la patrie suisse.

Nos lecteurs pourront retrouver, dans le n° 25 du *Conteur*, quelques renseignements historiques sur la confection de cette carte, qui a exigé trente-deux années de travaux et a coûté à la Confédération plus d'un million de francs. S. C.

Lettre d'un frère à sa sœur.

Tout finit ici-bas, ma chère sœur, et ce que nous croyons éternel et immuable devient, avec les années, poussière et ruines. Quand nous nous sommes attachés à quelque chose, quand nous avons donné notre cœur à quelqu'un, nous pensons conserver toujours ces objets aimés, et la pensée de leur fin prochaine ne vient pas un seul instant troubler la douce quiétude où nous sommes; mais viennent le temps destructeur, les soucis rongeurs, le travail qui énerve, voilà que tout ce que nous avons cru si solide et si durable se flétrit, se fane ou disparaît. Hélas! je viens d'en faire une cruelle expérience, et je sens le besoin de te confier mes peines, afin que, si c'est en ton pouvoir, tu viennes relever mon courage abattu... Je n'ai plus de chaussons!

Où sont-ils maintenant ces vieux serviteurs qui pendant trois ans m'ont rendu des services incalculables; ils ont vu la Suisse, la France et l'Italie, ils ont franchi nos montagnes, ils ont parcouru nos plaines et nos vallées; ils ont bravé les chaleurs de la canicule et le froid du plus long des hivers... et, maintenant, où sont-ils?

Cependant, ma chère et prévoyante sœur, ils ont toujours été soignés, car

Une pauvre servante au moins m'était restée
Qui des airs d'aujourd'hui n'était point infectée;
Avec toute l'ardeur que chacun lui connaît,
Elle soignait mes bas et les *retaconnait*.
Car dans ses mains le dé, le fil et les aiguilles

Servaient à restouper mes chaussons en guenilles;
Mais, comme tout bientôt n'est que poudre ici-bas,
Elle ne pourra plus ravauder feu mes bas.
Je te le dis, ma sœur, ce grand malheur m'opprime,
Et c'est à toi, vois-tu, qu'il faut que je m'adresse,
Je n'aime point du tout, hélas! chaque matin
Chausser mille *pervais* sur ma peau de satin.
C'est donc toi qui devra, en fille bien sensée,
M'envoyer... mais, suffit!... Tu connais ma pensée.
Je pourrais cependant, sans les chercher si loin,
Me procurer ici les bas dont j'ai besoin.
Mais un pauvre garçon est trop bonne *pratique*
Quand il doit acheter chaussons à la boutique.

« Prenez ceux-ci, Monsieur, croyez-moi, » lui dit-on;
« Ils sont pur fil d'Ecosse, et n'ont point de coton. »
Puis quand Monsieur s'en va on lui ouvre la porte
En bénissant le ciel de l'argent qu'il apporte.
De retour au comptoir, le vendeur, en riant,
Sè dit alors tout bas : Encore un ignorant!
Ce seul mot, chère sœur, me met tout hors d'haleine.
Et quand, au magasin, avec beaucoup de peine,
Je me décide à faire un achat important,
J'entends toujours sonner cet affreux *ignorant*.
Depuis deux mois déjà ma détresse est profonde
Car céans, beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde,
Les secrets les plus hauts n'y sont que des chansons
Et l'on sait que je n'ai plus ni bas, ni chaussons.

Que te dirais-je, de plus éloquent, ma bonne Julie;
je connais ton cœur, et je suis assuré que tu te feras
un grand plaisir de m'envoyer le plus tôt possible une
douzaine ou deux de bons chaussons en fil, et des plus
solides.

De mon côté, je ferai tous mes efforts pour les former; ils auront en moi un maître qui ne les laissera pas inactifs, et certes, au bout de deux ou trois ans, ils auront acquis l'expérience des vieillards. — Ah! mes futurs amis, que je vous envie, moi, qui n'en ai point... d'expérience!

Ton frère affectionné,
M.

Club alpin, section des Diablerets.

Quoique le mois passé ait été peu favorable à nos clubistes, leurs travaux près du sommet des Diablerets ont pu être terminés. L'abri est solidement construit et n'a plus qu'à subir, pendant l'hiver, l'épreuve des éléments, des tempêtes, des neiges et des éboulis pour recevoir, l'été prochain, la dernière main-d'œuvre.

Si ces travaux ont pu être accomplis en si peu de temps (deux jours), c'est grâce au zèle des membres de la section, qui ont travaillé eux-mêmes à la construction de l'abri, creusant, bâtissant, amenant des pierres de tous les côtés, et couvrant le mur d'un immense remblais de débris. L'abri étant sur une pente très forte, l'érection du mur a été difficile et pénible. Le banc de rochers, formant à sa base deux côtés de l'abri peut, depuis Enzeindaz, être facilement distingué.

La paroi verticale du *pas du lustre* a été pourvue de bonnes saillies, taillées dans le roc avec le marteau, et des crochets en fer ont été fixés pour s'y cramponner.

Au faite de cette paroi, le passage autour d'un bloc, peu accessible aux personnes d'un certain embonpoint, a été remplacé par une cheminée pittoresque et facile à gravir.

Les clubistes constructeurs se réjouissent de visiter, l'été prochain, la Grotte des Diablerets, afin de la perfectionner et d'y passer une ou deux nuits. Ils espèrent pouvoir y jouir du fruit de leurs travaux et assister au spectacle du lever et du coucher du soleil, qui, là-haut, doit être des plus splendides.

Citons encore l'ascension du pic oriental du massif de la Dent du Midi, appelé pic Tsallen ou Dent noire, faite par MM. E. Rambert, Piccard, professeurs, et le guide Ph. Marlétaz, des Plans. Ils y sont parvenus malgré le brouillard, jouissant cependant de quelques éclaircies pittoresques depuis le sommet. L'ascension de cette dent, une miniature du Mont-Cervin, présente quelques difficultés et nécessite l'usage de la corde à deux endroits. Le premier est un couloir étroit et roide de glace vive, enserré entre des parois de rochers verticales et conduisant à la crête du massif; le second consiste en un chemin presque perpendiculaire débouchant sur le sommet de la dent et réclamant des facultés gymnastiques spéciales, surtout pour la descente.

MM. R. et P. ont trouvé sur le sommet une perche entamée par la foudre, qui doit y avoir été plantée par un chasseur de chamois, Delex, de Veyrossaz, accompagné de sa femme et d'un curé de Saint-Maurice. M. R. pense que le curé et la femme sont restés au pied de la cheminée, à moins qu'il n'existe un autre passage, fait qu'ils n'ont pu constater par le brouillard qui les a presque constamment enveloppés.

La fille du pêcheur.

La mer était grosse, un vent sombre
Soufflait par bourrasque, et des flots
On voyait les troupeaux sans nombre
Gagner la berge des îlots.

Les cheveux baignés par la brume,
Ses deux petits pieds dans l'écume,
Ses petites mains sur son cœur,
Des larmes tout plein le visage,
Une enfant errait sur la plage.
C'était la fille du pêcheur.

« Père, ohé! père, criait-elle,
Viens-tu? la nuit tombe : eh! ohé!
N'entends-tu pas quand on t'appelle?
C'est moi, c'est ta fille : eh! ohé!!
Depuis longtemps notre chaumine
Au feu du sarment s'illumine,
La table est prête, et tu verras
Que ta gentille ménagère
Mérite un baiser de son père;
Et pourtant tu ne reviens pas. »

« Et pourtant..... mais enfin ta barque

Se montre, ô mon Dieu! grand merci!
Mais non, c'est le brisant qui marque
Un point blanc dans le ciel noirci.
Là-bas, là-bas, où le vent passe,
Je crois distinguer dans l'espace
Une voile accourant au port;
Hélas, mon Dieu! c'est la mouette
Qui rase la vague et qui jette
Sa voix plaintive sur le bord. »

« Reviens donc! Le long du rivage,
Ayant abrité leur bateau,
Les mariniers du voisinage
Ont tous regagné le hameau.
Déjà ne se fait plus entendre
Le cri si joyeux et si tendre
Qui les accueille au foyer,
Seule j'attends, seule je tremble.....
Reviens, et nous prions ensemble,
Ça fait tant de bien de prier! »

« Bientôt, oui, bientôt, tout heureuse
J'irai me blottir sur ton cœur.
Mais ne va pas de ta peureuse
Te moquer trop, car si j'ai peur,
C'est que j'ai fait un rêve étrange :
J'ai vu, comme nous peint un ange,
Ma bonne mère qui, des cieus,
Te montrait qu'au seuil de l'église
La fosse en laquelle on l'a mise
Était assez large pour deux. »

Tandis que l'enfant sur la plage
Errait d'un pas plus effrayé,
Le long du sentier du village
On portait un pâle noyé.
La cloche, au deuil toujours fidèle,
S'émut au front de la chapelle
Et se prit à sonner la mort;
Sa voix sainte en tombant du faite
Semblait, pour braver la tempête,
Crier : Le pêcheur est au port.

Henri BLANVALET.

Il pleuvait! Une dame richement mise trottinait sur l'asphalte. Arrivée au coin de la rue, elle considérait piteusement un lac de boue à traverser pour gagner l'autre bord. C'était grand dommage pour de si jolies bottines. Un monsieur passe, fort bien mis aussi, il voit l'embarras de la dame et, ne consultant que son bon cœur, il la saisit dans ses bras, traverse la rue et dépose son joli fardeau sur l'asphalte. — Vous êtes un insolent! s'écria la dame, pour tout remerciement. Sans mot dire, le monsieur reprend la dame dans ses bras, traverse la rue et reposant la donzelle où il l'avait prise, s'éloigne après lui avoir adressé un grand salut.

Un aventure semblable arriva à une charmante demoiselle. Elle aussi regardait piteusement une grande